



M. Salzmann

## Légendes

## Dit de Damaris

Matines. On y lit mon nom.

Denys est un ange. Il a quatre-vingt-dix ans et sa douceur n'a d'égale que son entêtement, en matière de dialectique particulièrement. Il m'a présentée à Paul comme son épouse parce que celui-ci estime que si hommes et femmes doivent joindre leurs têtes et leurs pieds, ils doivent le faire selon le sacrement qui les unit devant le Trois en Un.

Selon certains, le nom de Denys vient de Dyana, Vénus, déesse de la beauté, et de Syos, Dieu, beau devant Dieu. J'aime Denys mais si son nom est mérité il ne correspond pas vraiment à sa personne physique, large et courte, dont le chef est dégarni sur le faite, Denys dit que plus rien ne le sépare du ciel, ce ciel dont il se dit parfois l'aile, pterugion tou ouranou.

Paul a résolu le problème qui occupait Denys depuis sa lointaine jeunesse, comment une substance peut-elle se diviser en restant une substance telle qu'Aristote l'entendait, une entéléchie ? La Trinité, que Paul a longuement décrite, est la réponse. Il n'y a qu'un dieu mais il est divisible par trois tout en restant un quand il est divisé. C'est ridicule. Pourtant Denys est métamorphosé. Il lève les bras au ciel et chante en tournant sur lui-même. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état. A l'Agora, il a même esquissé un pas de danse en rejoignant Apollophane et Sophros, qui l'ont écouté et ont eux aussi mis un pied devant l'autre en se déhanchant.

Denys trotte derrière Paul, ils parcourent les rues d'Athènes au risque parfois d'être arrosés de pierres. Le Trois en Un leur tourne décidément la tête. De nouveaux convertis, ce sont toujours les plus exaltés, ont décidé que l'Autel au dieu inconnu serait celui du Trois en Un. Paul a hoché la tête en les entendant et puis il a froncé les sourcils et s'est mis à gronder comme grondent les chiens dans la nuit. Il a asséné que le dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve étant le seigneur du ciel et de la terre, il ne saurait habiter dans des temples faits de main d'homme. Il n'est pas servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous la vie, la respiration, et toutes choses. Les juifs ont tourné le dos, les stoïciens ont fait comme s'ils n'avaient rien entendu, les épicuriens ont gentiment souri, certains riaient en se tenant les côtes. Paul a brandi le poing, il leur a dit que tous autant qu'ils étaient, ils finiraient dans l'Hadès. Pour Paul, l'Hadès est gouverné par un ange chu couleur braise et charbon dont le nom est Satan. Les épicuriens ont levé les coudes et imité le vol des poules, ils caquetaient aux quatre coins de l'Aréopage, notre quartier.

Depuis que les anges prennent une telle place dans les discours de Denys, de Paul et de quelques autres, il me semble en apercevoir parfois sur le fronton du temple d'Arès. Ils ressemblent à des enfants, ce ne sont pas les anges des Perses qui sont bêtes sauvages et maléfiques. Leur chair est

pâle et leurs ailes safran.

Denys s'est mis en tête de suivre Paul à Rome. Il veut que je les accompagne. Ai-je le choix ? Que faire, femme seule dans l'Aréopage en compagnie de têtes en l'air ? Têtes en l'air, pas tant que ça. Ils peuvent être très entreprenants, les stoïciens surtout qui semblent souvent en manque de jeunes femmes ou de jeunes garçons. Les juifs sont mariés et fidèles à leurs épouses, les épicuriens n'insistent pas devant un refus. Les stoïciens, eux, le prennent très mal. Ai-je le choix ?

Là où personne ne suit Paul, à part mon pauvre Denys, c'est quand il affirme que le Trois en Un a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice et par l'homme qu'il a désigné, ce dont il a donné à tous une preuve certaine en le ressuscitant des morts. Cette histoire de résurrection passe mal. Les uns se moquent, les autres disent qu'ils écouteront Paul un autre jour.

Jamais le moindre doute n'effleure Paul. Il me paraît être ce que les Lacédémoniens appellent une tête à chevilles. Le voyage promet.

Un ange s'est posé sur le rebord de ma fenêtre. Il s'est assis et m'a regardé, le menton sur la paume. Il s'est envolé quand j'ai voulu m'approcher.

Faut-il mentir pour s'engager dans la voie du Trois en Un ? Cela me déplairait. Je ne veux pas parcourir les pays barbares en marchant sur du vide. Je suis troublée par cette mauvaise plaisanterie de Pargyas, un juif d'Alexandrie, qui a joué l'aveugle. Denys discutait avec Paul quand Pargyas est passé devant eux comme s'il avait perdu la vue, la tête vers le ciel en agitant les bras et heurtant les passants. Denys a dit à Paul : « Si tu dis à cet aveugle au nom de ton Dieu : 'Vois', et qu'il voie, aussitôt je croirai. Mais ne te sers pas de paroles magiques car tu pourrais bien en savoir qui eussent cette puissance. Je vais te prescrire moi-même les paroles dont tu te serviras. Tu lui diras donc en cette teneur : 'Au nom de J.-C. né d'une vierge, crucifié, mort, qui est ressuscité et est monté au ciel, vois. ' » Alors pour écarter tout soupçon, Paul a dit à Denys de proférer lui-même ces paroles. Et quand Denys eut dit à Pargyas de voir, Pargyas vit. Ce manque de sérieux m'attriste et m'effraie.

Paul a révélé à Denys ce qu'il a vu quand il a été ravi au troisième ciel. J'ai entendu une partie de cette histoire. Tout n'y est que nuées blanches et dorées, les anges et les saints volent dans tous les sens. Plus haut encore brille une grande lumière qui est celle du Trois en Un. Denys ne tient plus en place. Ce matin, trois anges me regardaient de la fenêtre.

Avant de commencer le voyage qui doit le conduire à Rome, Paul a intimé à Denys, c'est dire le caractère de leur relation, de se rendre à Corinthe, d'y passer trois semaines et de le rejoindre à Rome pour y convertir idolâtres et juifs au culte du Trois en Un. Denys a bien sûr obtempéré. La seule volonté qui lui reste est d'arroser l'Empire de sa nouvelle foi.

Et puis, Paul a parlé de Paris. Rome, passe encore, c'est après tout notre capitale. Mais Paris. Il y a dix ans, j'étais encore une enfant, un marchand crétois a passé quelques jours dans ma famille. Il revenait de Bretagne et avait passé plusieurs mois dans cette ville. La saleté des habitants est difficile à concevoir, disait le Crétois, Paris est une souille au milieu de forêts infestées de Celtes.

Nous avons quitté Athènes il y a trois semaines. C'était le petit matin et déjà l'Aréopage était un four. La mer, pas plus que les routes, n'est sûre pour ceux qui professent le Trois en Un. Néron a juré leur mort, ou Domitien selon certains écrits, qui fatigué de tuer des mouches aurait décidé de voir grand. Sur la mer, les trirèmes romaines sont noires. Au sommet du mât de notre navire tournent les chérubins emplumés, ils montent et descendent, piquent vers l'eau et remontent tels ces cormorans décrits par Hérodote.

Nous avons quitté le bateau en Sicile et sommes arrivés à Rome dix jours plus tard. Paul nous a accueillis, il a serré Denys dans ses bras et a hoché la tête pour me saluer, et nous a présenté Pierre, le plus proche disciple du Trois en Un avant que l'un des Trois ne fût mis en croix.

Nous logeons dans une très belle villa qui appartient à Lucine, une dame de l'aristocratie romaine. Elle dit tout devoir à Pierre qui l'a extraite, c'est le terme qu'elle a employé, d'une mélancolie si profonde qu'elle avait cessé de se nourrir, de se mouvoir, de parler, elle restait allongée sur sa couche et attendait la mort dans la plus grande obscurité. Aujourd'hui la vie est pour elle une joie continue, dit-elle. Il est vrai qu'elle paraît flotter plus que marcher quand elle parcourt ses jardins du Palatin. Les statues des dieux ont été retirées, les fontaines et les bassins sont nus, tristes dans cette splendeur décapitée. Restent les cyprès, mais ils sont aussi noirs que les trirèmes sur les eaux.

Lucine et moi passons de longues heures à nous promener dans le parc pendant que Denys, Pierre et Paul parcourent la ville pour convertir les Romains au Trois en Un. Lucine ne connaît plus le doute, j'ai parfois l'impression qu'elle a hâte de rejoindre le ciel et de vivre parmi les anges. J'ai peur que les préjugés de Paul sur les femmes ne conduisent à un âge difficile pour celles-ci, malgré la Vierge, mère de l'un des Trois en Un puisqu'il fallait bien une femme pour concevoir l'Homme Dieu, lequel est mort sur la croix en avalant du vinaigre. Cela me donne un peu la nausée, comme si j'étais enceinte, mais de qui ?

Cet après-midi, Denys est rentré en courant accompagné de trois esclaves, ils levaient les bras au ciel et se lamentaient avec ostentation. Le matin, nous raconta Denys, ils étaient proches du forum et initiaient les passants au Trois en Un quand des gardes sont arrivés qui se sont jetés sur Pierre et Paul et les ont emmenés. Denys a fait comme si de rien n'était, il s'est coulé parmi les badauds et est rentré en faisant de nombreux détours.

Pierre et Paul ont subi un supplice qui n'a pas de nom. On les a crucifiés

comme le Trois en Un, mais à l'envers. La tête en bas. Denys ne quitte pas sa chambre. Deux amis de Paul, Rustique et Eleuthère l'ont rejoint. Ils le supplient de se rendre à Paris sans tarder.

Nous avons gagné Marseille sur un bateau marchand, encore un marchand de vin, et nous avons suivi le Rhône jusqu'à Lyon. De Lyon à Paris, le voyage fut difficile. Il pleuvait, la nuit les loups hurlaient. Dans leur ensemble, les habitants sont peu accueillants. Ils pensent que nous sommes des Romains et Denys à beau faire, ils n'en démordent pas.

Denys a commencé la conversion des Parisiens. Il a choisi quelques jeunes particulièrement motivés pour en faire des clercs. Ils se lèvent de très bon matin et longent la Seine, vont de marché en marché pour prêcher.

Voilà qui est affreux. Le préfet Fescennius a été envoyé de Rome à Paris par l'Empereur pour en finir avec les adeptes du Trois en Un. Il a trouvé Denys qui prêchait au peuple l'a fait saisir, souffleter, conspuer, moquer et lier avec des courroies très rudes et comparaître par devant lui avec Rustique et Eleuthère. Ils ont été flagellés par douze soldats, on les a chargés de lourdes chaînes et on les a jetés en prison. Le lendemain, les Romains ont étendu Denys sur un gril de fer, sous lequel brûlait un feu violent, et là il chantait les louanges du Seigneur. On l'a retiré pour le jeter en pâture à des bêtes d'autant plus féroces qu'on les avait laissées plusieurs jours sans manger. Mais quand elles ont couru pour se précipiter sur lui, il leur a opposé le signe de la croix et les a rendues très douces. Alors, les Romains l'ont jeté dans une fournaise mais le feu s'est éteint. On l'en a fait sortir et on l'a renfermé en prison avec Rustique et Eleuthère ainsi qu'un grand nombre de fidèles.

Comme il y célébrait la messe, au moment de la communion du peuple, le Trois en Un lui est apparu environné d'une immense lumière. Puis il a pris le pain et lui a dit avec une grande familiarité et ce qui me paraît une certaine suffisance : « Prenez ceci, mon cher, parce que votre plus grande récompense est d'être avec moi. » Après quoi Denys, Rustique et Eleuthère ont été conduits devant le juge qui les a livrés à de nouveaux supplices et, finalement, leur a fait trancher la tête à coups de hache devant l'idole de Mercure. Aussitôt le corps de Denys s'est levé et il a porté sa tête entre les bras sur plus de deux milles jusqu'à un champ qu'il avait choisi pour y reposer. Et les anges ont fait entendre là des accords mélodieux.

Comme les Romains craignaient que les convertis au Trois en Un n'ensevelissent les corps de Rustique et d'Eleuthère, ils les ont fait jeter dans la Seine. Une dame noble a invité les porteurs à un repas et, pendant qu'ils mangeaient, elle a dérobé furtivement les corps, et les a fait ensevelir en secret dans un champ qui lui appartenait. Plus tard, elle les en retiré et les a réuni au corps de Denys.

Des adeptes du Trois en Un m'ont recueillie. J'ai quelque peine à les supporter. Ils sont curieux, veulent tout savoir de ma vie avec Denys afin,

disent-ils, de conserver sa mémoire. Peut-être sont-ils sincères mais ce qu'ils écrivent de Denys vient plus de leur imagination que de ce que je peux leur raconter. Ou plutôt, les faits que je leur livre, ils s'en servent pour en inventer d'autres qui tôt ou tard font disparaître les premiers. Ils les développent, les agrémentent d'anecdotes où je ne reconnais pas Denys et où je ne cesse de me perdre.

Crois-tu mieux connaître Denys que nous ? m'a demandé un clerc. Crois-tu mieux connaître la signification profonde des faits et gestes de la vie du Saint ?

Car Denys est saint dans le sens où l'entendent ces gens. Le lieu où se trouvent ses ossements – encore un fait interprété par les adeptes du Trois en Un, les restes de Denys ont tellement bougé que moi-même je ne pourrais dire avec certitude où ils se trouvent – a été choisi un soir par l'assemblée des croyants, ou plutôt par le clerc qui les confesse. Depuis, les pèlerins ne cessent d'affluer pour se recueillir sur un morceau de terre où Denys sans doute ne repose pas. La vie ici manquant de cette animation qui fait le charme d'Athènes comme celui de Rome, je me rends parfois moi aussi auprès de cette croix et regarde les pèlerins s'agenouiller, je les écoute psalmodier.

Le clerc a décidé qu'une chapelle serait construite là où est la croix, une chapelle de pierre presque aussi grande qu'une villa. Il m'a demandé d'en être la gardienne.

Hier un pèlerin dont le visage était couvert de pustules, il répandait autour de lui une odeur insupportable, s'est agenouillé pour me baiser les pieds en apprenant que j'étais la femme de Denys. Quand il s'est redressé, son visage était débarrassé de toute souillure. Autour de nous, on a crié au miracle. Je n'ai que peu dormi, les pèlerins malades, ils le sont tous un peu, voulaient toucher un morceau de mes vêtements, voire quelque partie de mon corps.

Dès les matines, alors que le clerc lisait la légende de Denys, je me suis assise sur le banc de pierre, à l'entrée de la chapelle. La longue procession des pèlerins est devant moi sous un ciel de traîne.

*Jean-Jacques Bonvin*

*L'origine de cette légende est très ancienne. On dit qu'elle remonte à la nuit des temps. Elle est parfois racontée dans un cercle d'amis. Parfois comme une énigme, une sorte de koan, chez des Soufis. Elle est relatée ici au goût de la conteuse, Yona B. Chavanne, mais son ossature, et il faut l'espérer son sens, pour autant qu'il y en ait un, demeurent inchangés.*

Il était une fois une ville fortifiée de couleur brique. Elle avait été construite en des temps lointains, et ses habitants, invulnérables aux dangers du dehors – du moins le pensaient-ils –, vivaient à l'abri de très hauts murs. Forteresse impénétrable, la ville s'étendait sur une large superficie ; depuis le centre, quiconque l'ignorait aurait été incapable de deviner l'existence de ses murs. Au cours des années, les citadins avaient construit d'ingénieux systèmes de récolte d'eau de pluie, laquelle, tombant rarement, leur était précieuse. Ils avaient cultivé des jardins, planté des arbres fruitiers. Génération après génération, il y avait eu amour, tristesse, malentendu, deuil, querelle, vengeance, ressentiment, pardon, et parfois, rarement, le désir d'aller voir ailleurs, plus loin là-bas, au-delà du mur...

Souvent le soir, hommes et femmes se rencontraient au café. On parlait haut, jouait au backgammon, commentait les résultats sportifs et les nouvelles du jour. Chance ou malchance, cris de joie, insultes, rires. Musique et danse les jours de fête, parfois, en d'autres circonstances aussi. Le temps passait, vite ou lentement selon les humeurs, mais de manière générale, la vie allait bon train.

Le soir, parmi les habitants qu'on ne trouvait ni chez eux, ni au café, quelques-uns se réunissaient sur une petite place à l'écart, sous le couvert d'un platane largement centenaire dont un banc circulaire enlaçait le tronc. Là, certains marchaient seuls, pensivement, sous les étoiles. D'autres, en couples ou petits groupes, échangeaient des propos sur la vie, sur le monde. Dans la pénombre, des questions fusaient : « D'où venons-nous ? » « Comment se fait-il que nous soyons comme nous sommes ? » « Existe-t-il quelque chose en dehors de nous et de ce qui nous entoure ? » « Cette beauté que nous aimons, d'où nous vient-elle ? Pourquoi l'aimons-nous ? » « Mais les conflits, mais les discordes ? » « Et la mort ? »

Ils s'interrogeaient entre eux, interrogeaient les étoiles, questionnaient le silence. Ils n'étaient pas toujours d'accord, mais s'entendaient sur le fait d'être vivant et somme toute, assez heureux...

Pourtant, une femme parmi eux ne se contentait pas de cette absence d'inquiétude. Elle voulait savoir ce qu'il y avait, ce qu'il y avait ailleurs, de l'autre côté du mur. Prête à risquer sa vie, prête à tenter l'expérience.

Elle avait confié à ses compagnons son attirance, son amour de ce qu'elle ne comprenait pas encore. Mais ce désir-là et tout ce qu'il faisait naître, faisait peur ; en général on évitait plutôt d'y penser. Le mur était un tabou qu'il ne fallait pas transgresser, il valait mieux ne pas s'en approcher. Oubliant son existence, vivre comme si de rien n'était.

Les travailleurs de jardins — après avoir brassé la terre odorante, nettoyé les canaux, arraché des herbes parasites, parlé à des fleurs, caressé le buisson de romarin ou de sauge —, assis sur une pierre ou demi-allongés sur l'herbe, sous les ombrages tièdes des vergers, les jardiniers se détendaient dans la lumière des fins d'après-midi ; ils humaient l'air, réfléchissaient.

Comment satisfaire au désir de leur amie ? Eux aussi étaient curieux, eux aussi auraient voulu savoir. Mais la muraille était si haute. En consultant de près les archives de la ville, on y lisait, rapporté sur une ou deux lignes manuscrites (ces annotations étaient rarissimes), que jamais tel ou telle, dont le nom était mentionné, jamais aucun, de mémoire d'ancêtre, n'était revenu de cette expédition. Aussi, fallait-il trouver un stratagème pour qu'elle puisse voir puis redescendre parmi eux. Afin qu'elle dise, afin qu'ils sachent.

Après moult palabres, ils se mirent enfin d'accord. Lors d'une nuit bien sombre, vers l'aube, ils se rendraient au pied de la muraille et formeraient une pyramide vivante sur laquelle Balab grimperait. Quand elle aurait atteint le sommet, quand elle aurait vu, sur un signe d'elle, ils l'aideraient à redescendre, à revenir parmi eux.

La réalisation de cette pyramide, jusqu'à stabilité suffisante, demanda plusieurs mois d'exercice. Ils s'y exerçaient sur leur lieu de rencontre habituel. Aux quelques passants curieux, ils répondaient qu'ils préparaient un spectacle d'acrobatie. Quant à l'objectif réel, le secret restait scellé. Personne n'en pipa mot et certains même l'oublièrent. Tandis qu'ils approchaient de la maîtrise dans l'art de la pyramide humaine, Balab restait à les contempler monter et descendre. Elle ne montrait aucun signe d'impatience. A droite et à gauche, elle disait des mots d'encouragement. Se réjouissait. De temps à autre, les conséquences possibles de leur acte leur traversaient l'esprit et les tourmentaient. Le pire aurait été que Balab disparût, comme les quelques intrépides qui l'avaient fait et que l'on n'avait jamais revus. Quel désastre, quelle perte pour ses amis, pour la communauté, si Balab ne revenait pas. Comment justifieraient-ils leur rôle, eux qui avaient contribué à sa disparition ?

Une fois la construction de la pyramide maîtrisée, on se pencha sur un complément de stratégie qui permit à tous d'entendre le récit de l'exploratrice. Une solution leur vint. Il s'agissait de trouver un matériel souple à partir duquel on tresserait un harnais qu'on attacherait autour de sa taille. Une fois le sommet atteint, une fois qu'elle aurait vu, et quand elle leur ferait signe, ils n'auraient plus qu'à la faire glisser en douceur de leur

côté. On se mit d'accord qu'afin d'être souple et solide, la corde serait de chanvre et la ventrière en peau de brebis. On décida qui ferait quoi. L'ouvrage avançait bien. On s'exerçait à son utilisation. Balab arpentait les abords de la pyramide, en pratiquait l'escalade, sans aucune peur, toujours plus haut, pieds sur les épaules et mains sur les têtes.

Le grand jour approchait, dont ils avaient fini par tous se réjouir.

A l'aube d'un matin de septembre, dans la jeune lumière, ces amis, qui avec une corde de chanvre autour de la taille, qui avec une peau de brebis dans son sac à dos, qui avec un livre, ou même rien du tout, chacun s'en venait de son quartier au lieu distant de la rencontre.

Tout était calme, aucun autre lève-tôt ne les croisa. Et même si l'émotion était forte, ils marchaient tous tranquilles et confiants. Balab ravie s'y rendait en dansant.

La pyramide se forma lentement. Balab la voyait s'élever au fil des mouvements souples de ses amis et attendait qu'elle soit achevée. Les têtes de la rangée la plus haute arrivaient à 1 m 30 de la crête. Juste assez haut pour qu'une fois sur ses pieds Balab pût atteindre le sommet. Les corps chauds créaient un arbre aux branchages simples. Et Balab commença l'ascension. Rien ne l'interrompait. D'épaules en épaules, tête après tête, sans perdre l'équilibre, remerciant chacun, elle montait tranquillement. Enfin, elle fut en haut. Dernières épaules, sur lesquelles, courageusement, elle monta, puis ventre contre la muraille, elle posa ses mains sur le large rebord, sans vertige, et, debout sur la crête, elle vit.

Après un grand moment de silence, quand ils sentirent par la traction que son émerveillement allait la pousser au-dehors, l'emporter loin d'eux, après quelques murmures de connivence, avec douceur, ils se mirent à tirer sur la corde, sans saccade, pour la faire redescendre. Le stratagème était bien huilé. Son corps souple atterrissait de bras en bras ; avec tendresse, ils la portaient un peu plus bas. A terre maintenant, elle était là, parmi eux. Son visage était rouge. Ses yeux brillaient. Elle respirait et souriait. Elle les embrassait. Ils attendaient qu'elle raconte : elle ne raconta rien. Ils voulurent lui laisser du temps...

Les jours passèrent. La vie reprit son cours. Ils travaillaient dans les jardins. Ils allaient au café. Ils se réunissaient sous le vieux platane. Balab ne parla pas.

*Yona Chavanne*

## L'homme des sables

Du pérenne éphémère et autour  
la vague minérale n'en finit pas de s'enrouler  
de se déployer  
de faire sien l'illimité versatile des dunes  
parfaites harpies  
hirsutes  
à perpétuité

enfoui profond  
éclipsé  
un globe oculaire infini  
dont le centre est partout  
reflète dans son fluide  
l'image à discerner  
vivante  
vibrante  
belle à pleurer

*claquant dans la tourmente des pans de toile blanche  
apparaissent un temps se recomposent en collage abstrait de  
papier kraft où les interstices trahissent un corps accroupi qui  
lentement se tourne fait face des pupilles engloutissent  
l'estompe précipitent par leurs noires incises l'équivoque  
abysses kaléidoscopique dont les éclats perpétuent l'humeur du  
globe  
cela se froisse cela se déchire  
se crible d'aiguillons incandescents*

apesanteur de l'espace  
la lumière est ailleurs  
ouragan de pierre dont le souffle puissant  
inonde  
tarit l'humide  
précipite le solide  
le pulse  
l'expulse

la houle se perpétue

délogé refoulé  
la marée ardente de son ressac fait rouler l'arc opaque  
spolié  
un court instant  
bien moins que cela un éclat de vide  
où le cristallin asséché perçoit

l'ultime  
immobile un corps  
pas encore à peine  
un projet à l'essai  
une ancre

dissoute

*une durée absolue un initial se percutent*

une petite sphère de verre polie stérile perverti l'incommensurable chaos  
un silence

*dénonce la mémoire*

une pacification

*accule la composition*

une immobilité translucide accuse un temps qui n'est plus mais qui s'écoule

les fondus d'un astre-germe  
enchaînent un océan rocheux finement moulu  
broyé  
brisé  
harassé  
recru

les oscillations figées suggèrent l'aube  
de gorges de croupes  
de joues sans larmes  
à la pointe d'un sein une bille cristalline  
irise le délicat bombé de la courbe

une cinétique imperceptible trouble le parfait  
la ligne tendue  
quelques corpuscules entament un écoulement  
concentrique  
lestement élaborent un petit cratère de la taille d'une noix  
en son centre aspiré  
les grains y sombrent furtivement  
au cœur un point  
contraste  
sombre et fixe  
l'effondrement introduit  
le processus inéducable  
de l'émergence  
la cavité s'évase  
le point devient dôme

pour la première fois  
l'homme voit le sable  
[...]

*Sur le devant de la scène du sable. Crépuscule.*

*Le lieu, un parc public.*

*Côté jardin une buvette fermée déborde des coulisses. En fond de scène, une ou deux petites tables avec quelques chaises penchées contre, une guirlande d'ampoules éteintes au-dessus des tables. A l'arrière de la buvette, face au public, une enseigne lumineuse : WC et une poubelle.*

*Côté cour sur le devant de la scène un photomaton et une caissette à journaux.*

*Arrière-centre un carré de sable.*

*Un chemin bordé de trois candélabres traverse la scène en diagonale : des coulisses avant-droites aux coulisses arrière-gauches. Une balançoire à bascule borde le chemin à l'avant-scène.*

*Dans le carré de sable, un homme torse nu s'affère. Son labeur est lent et régulier. Penché en avant, presque invisible, il se relève parfois, se passe les mains sur les côtés de son cou. Du sable lui colle à la peau sous l'effort et la transpiration. Redressé, le niveau du bac lui arrive aux hanches.*

*Silence. Le lieu est désert.*

*Une ampoule de la guirlande s'allume par intermittence, peut-être sous l'effet d'une brise légère qui se lève.*

*Au sol devant la caissette, un journal s'anime, un feuillet s'envole vers le carré de sable, y tombe. L'homme, plié en deux, invisible, se redresse avec le feuillet en mains. L'observe, en déchire attentivement une partie qu'il met en bouche.*

*Le reste du feuillet déchiré est emporté par une bourrasque de sable dont le bruit s'amplifie et devient assourdissant. Visualisation en fond de scène par la projection d'un film : zoom in dans la tempête de sable sur un feuillet devenant immense, sur une photo de gratte-ciels : un morceau déchiré dénature la légende inscrite en caractères majuscules : NEW [...]ORK...*

*Noir. Silence.*

*Grincement d'une enseigne qui se balance. L'ampoule se remet à clignoter, puis s'allume.*

*Les candélabres diffusent progressivement un halo de lumière. Les rires d'une femme jaillissent des coulisses côté cour.*

*Kate Deléaval*

Pour m'imposer — et proposer à d'autres joueurs — un thème non prémédité, je me suis inspiré d'une ancienne pratique : fermer les yeux, ouvrir un livre au hasard, de préférence la Bible ou Virgile, puis piquer la pointe d'une épingle sur une page. Le mot épinglé apporte la réponse au problème à résoudre.

Mon livre avait presque mille pages, grandes avec beaucoup de mots, ce qui laissait une place honnête au hasard. Pour plus de sûreté, j'avais choisi un ouvrage où toutes sortes de lexiques sont représentés, du technique au poétique, en passant par le commercial. Ce livre de Walter Benjamin, surtout composé de citations, s'intitule *Paris, capitale du XIXe siècle. Le Livre des passages*.

L'épingle a piqué LÉGENDE.

Ce mot devenait donc le titre d'une légende qu'il me fallait trouver.

Mais je ne trouvais rien et les jours passaient, sans donner naissance à autre chose qu'au jour suivant.

Le dictionnaire m'a sorti d'affaire en me rappelant qu'un des sens de légende était : *texte accompagnant une image et lui donnant un sens*. Ouf ! j'avais trouvé LA Voie, celle de la facilité, de la félicité. Il suffirait d'inscrire une « légende » en marge de la reproduction d'un tableau de David exaltant *Le serment des Horaces* ou *La douleur d'Andromaque*, et de copier en guise de légende trois vers de Corneille, ou de Racine, selon le cas.

Mais c'était compter sur l'impossible, à savoir que la Voix de ma Conscience ne barrerait pas illico la Voie de la facilité.

Son ordre fut, pour punir mon choix paresseux, que je note quelques vers de son cru décrivant un tableau qui n'existe pas. — Ton rôle ne sera pas de légender une image, dit-elle, mais de décrire l'image dont le texte est la Légende.

Voici le texte ou, si l'on préfère, la Légende qu'elle me dicta :

Captif  
(Encor vif)  
Entre tiffe  
Et pontife,  
L'anatife  
Se rebiffe.

*L'espace blanc est réservé à l'image, non à votre publicité.*

Pourquoi l'anatife est-il captif ? Ce doit être une question de mots : ceux qui se ressemblent s'assemblent, voilà pourquoi Tiffe et Pontife se sont rapprochés, malgré leurs grandes différences, parmi lesquelles le fait que le Souverain Pontife, qui est à Rome, ne montre pas ses tiffes (s'il en a) lors de ses apparitions publiques : la plus grande partie en est cachée par des couvre-chefs variant selon les circonstances. Jusqu'à naguère, cette

croisade anti-tiffes (ou « tifs », ou « tifes », à volonté) eut pour auxiliaire la tonsure, dont l'obligation a été levée par Paul VI en 1972.

Mais pourquoi, au fond, l'anatife, plutôt que l'anabaptiste, l'anathème ou l'Anatolien ? C'est que cette *Légende* a pour ressort la rime, non l'anaphore, le côté droit, bien aligné, non le flanc gauche si lisiblement anarchiste ; il vous est loisible de le vérifier, en jetant un second coup d'œil à *Légende*.

Mais pourquoi, au fond du fond, parmi les plus de cent mots français se terminant en [tif], choisir l'anatife ? Mme ma Conscience – calviniste et donc maniaco-répressive — l'aurait-elle épinglé et encagé pour quelque flagrant délit de gaïté langagière ?

Pas du tout. C'est que, depuis des jours et des jours, antérieurs aux jours qui avaient passé sans engendrer rien que les jours suivants, un petit carré de papier jaunissait sur mon bureau, s'y déplaçait, disparaissait, réémergeait, sur lequel il était écrit : anatife.

N'étant ni noctambule ni noctanscribe, je me souviens de la raison pour laquelle l'anatife, agrippé à son épave de papier jauni, allait et venait depuis quelques jours dans la pièce au gré de rangements et de déplacements sans rime ni raison autres que lunatiques. En voici l'anamnèse : cherchant dans le petit Robert je ne sais plus quel mot, j'ai entrevu au passage, trop vite pour lire sa définition, le mot *anatife*. Pour me souvenir d'en chercher le sens, je l'ai noté sur un morceau de papier. Et, précisément parce qu'il était noté, je négligeais jour après jour de rouvrir le Robert à la bonne page, me disant sans doute : puisque c'est noté, je ne risque pas de l'oublier, remettons donc cet effort à demain, ou aux jours qui ne manqueront pas de naître de quelque autre demain.

Je m'aperçois maintenant que ce mot vidé de sens comme un coquillage abandonné s'était sournoisement mis à l'affût, à la manière d'un joker guettant l'occasion de jouer sa partie.

L'image que je m'en faisais était celle d'un être humain fort imposant et masculin, volumineux et encombrant, à cause des portraits que j'avais vus de personnages nommés Anastase ; car, dans ma tête, *Anastase* et *Anatiffe*, se distinguaient peu l'un de l'autre. Ces Anastases étaient des papes, des patriarches, des saints, des martyrs, et l'une des saintes prénommées *Anastasia* eut les seins coupés par des Perses persécuteurs. Tout cela me parut très orthodoxe, et plus encore quand je lus que le nom même d'*Anastase* veut dire, en grec, « Résurrection ». Il m'apparaissait que les vocables commençant par *ana* étaient, si l'on peut dire, graves de naissance, comme il convient aux anachorètes, aux anachroniques, aux anamorphistes. Bref, des pontifes au mieux, au pire de petits pontes.

Ainsi, l'incarnation type de l'anastase était un pape grec portant une barbe poisseuse et une chevelure vierge du moindre coup de ciseaux. Avec, en plus, une saleté rance, et un ongle de la main gauche jamais coupé, pour montrer qu'il n'est pas un travailleur manuel, mais un être supérieur somnolant grassement au seuil des églises et aux terrasses des cafés. Et un anatiffe, pensais-je alors, était un anastase se présentant avant tout

comme une masse capillo-pileuse et griffue, sous-espèce méditerranéenne du yéti, dont le nom populaire est *yétif*.

C'est pourquoi, sur le plan non plus phonique, mais sémantique, il n'était pas tout à fait déraisonnable de suggérer que l'anatif était captif entre tiffe et pontife. Ce qui pouvait signifier qu'il était dépendant, dans son essence même, de l'un et de l'autre.

Mais, pauvre distrait que je suis, je m'aperçus alors que j'avais laissé passer de splendides occasions d'aboutir dans cette quête, au moment où elle frôlait les parvis de la monumentale *Légende dorée* de Jacques de Moravagine, avec tous ces saints et/ou martyrs nommés *Anastase*. Dire que chacun ou presque a sa légende, et que je n'avais pas eu la présence d'esprit d'en transcrire ne fût-ce qu'une et, du coup, d'en finir avec cette histoire, et avec mon inexcusable crise de mauvaise conscience !

Le doute se mit à regagner du terrain à cause de mon esprit de l'escalier ; or, le doute s'acharne à vous donner des insomnies. Et vient la nuit où l'on succombe, et qu'en chemise de pénitent et cordon de mobile au cou, on quitte son lit de souffrance et s'agenouille pour atteindre, au bas de sa bibliothèque, la plus pesante des encyclopédies.

Et toute votre légende est engloutie d'un seul coup dans une fosse océanique, car l'anatife est un crustacé marin. On le nomme aussi lépas, pousse ou pouce-pied, balane, pied de biche, bernicle. Et même bernique, ce qui aggrave votre déconfiture.

Mais, oh planche de salut ! ce crustacé a des côtés assez pittoresques pour qu'on voie en lui un « animal légendaire », ce qui tombe à pic. Pendant longtemps, les scientifiques l'ont pris pour un mollusque ; en effet, il reste rivé au premier support auquel il s'est attaché, bois flottant, bouteille, et autres bouts de matières, ni liquides ni gazeuses ; même, il ralentit la marche des navires, car il est aussi inséparable de leur coque que son nom l'était du bout de papier où je l'avais écrit, qui allait et venait sur ma table comme un morceau de quelque chose fluant et refluant sur les grèves. Il ne mesure que cinq centimètres, mais le pédoncule qui le relie à son objet d'attache peut en avoir jusqu'à cinquante ; plus il est long, plus les humains l'apprécient, car c'est un mets de choix ; sa délicatesse n'a d'égale que celle de la cervelle du homard, dont le prix à la livre serait exorbitant.

Or, tout cela n'est que peu de chose, comparé à la légende nordique selon laquelle l'anatife donne naissance à des canards.

Me voilà donc rassuré : du côté des choses, il y a bel et bien une légende de l'anatife. La vérité de l'anatife est trop merveilleuse pour ne pas sembler légendaire : que dire, au hasard, de son pénis qui a vingt fois la taille de son esclave et maître ? Et des anatifs nains « vivant à l'intérieur d'anatifes femelles ou hermaphrodites » ?

Mais ce n'est pas du côté des choses que j'avais entamé ma recherche ; c'était du côté des mots.

Je n'étais donc qu'à moitié rassuré ; par bonheur, j'appris que les savants zoologistes de la Renaissance, qui baptisèrent notre bernique d'un nom

scientifique, ne méprisaient pas les légendes. Le nom latin du canard étant *anas*, membre de la famille des *anatidés*, ils nommèrent le crustacé pris pour un mollusque *concha anatifera*, c'est-à-dire porteuse de canard ; en français « conque anatifère » ; lequel nom, par ses pompeuses sonorités, a de quoi mettre en déroute n'importe quel pontife prétendant à la place d'honneur.

L'histoire nous est contée par le *Robert historique de la langue française* dans les termes suivants : « Le mot est issu d'une légende nordique selon laquelle ce crustacé, ou *bernique* [...], donnait naissance à des oiseaux marins » ; lesquels, très logiquement poussaient des anatifes qui procréaient des oies et des canards, aux siècles des siècles passés, présent et à venir, jusqu'à épuisement des stocks, comme il est dit au Livre des Apôtres d'Ubu et de la Grande Distribution de salades réunis.

Cela se passe de commentaire, à part peut-être celui-ci : les mots issus d'une légende courent ni les rues ni les nues. Ils n'ont donc rien du *Canard au ballon* imaginé par Edgar Poë ; ni du *Canard du doute aux lèvres de vermouth*, plaisante énigme proposée à notre sagacité par Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, au Second livre de ses *Poésies* ; nous autres 'pataphysiciens nous flattons de l'avoir résolue par la seule Voie qui soit la bonne et que nous vous offrons sur un plateau : celle du journal, que l'on préfère au dictionnaire quand on savoure l'apéri... tif sur une terrasse des grands boulevards.

*Philippe Renaud*

*Will the wind ever remember  
the names it has blown in the past?*

*The Wind Cries Mary, Jimi Hendrix*

Quelqu'un est déjà en train de brûler ses toasts dans un appartement du voisinage. Un étudiant se réveille dans l'odeur de fumée en retenant la dernière image d'un rêve compliqué. Une fillette est pourchassée. Elle s'est assise pour se reposer. Elle est résignée. L'étudiant voit par les yeux de la gamine le bout des sandales à brides, les rochers ronds qui descendent à la berge depuis la terrasse de la maison. Les pierres sont parsemées de fleurs pop et irréalistes, comme on en voit sur les vieux disques vinyle. La rocaille s'interrompt au bord de la rivière bleu daphné. Un rêve illogique mais des plans de cinéma. Il quitte la future victime, la laisse attendre ses assassins devant la rivière. Il ouvre les yeux, soulagé que cela n'existe plus. Il ne savait plus qu'inventer pour la sauver. Il aimerait être comme ces héros qui respirent plus librement dans les catastrophes que dans la vie ordinaire. Endosser la chemise chatoyante et fluide du héros. Mener une vie où rien ne manque d'originalité ni de ferveur. Mais tout lui semble tellement banal. Même Marie. Même le malheur de sa sœur Marie.

Un jour parcimonieux glisse par les fentes des stores dans l'odeur de brûlé. Il se lève sans réveiller ses parents qui dorment dans la chambre à côté. Un café, puis vers l'univers. Le bâtiment est situé à un kilomètre vers l'est. Il marche vite. Il se dit que sa vie est minuscule. Il a la haine et la honte qui ne servent à rien. Il se hâte devant les haies mornes qui bordent des petits jardins crispés comme des poings. Un chien aboie. Les voitures passent à bas régime. La bise est modérée. A midi, il ira voir Marie à l'hôpital dans la froide distance du fauteuil roulant. Il règle l'iPod sur *Along the Watchtower*, la version par Jimi. Jimi ose chanter parce que Bob a osé avant lui. Jimi s'est dit : ce gars n'a pas de voix, donc je peux le faire moi aussi. Même les héros parfois ont besoin d'un coup de pouce. La chanson opère. Le gris devient inca.

Il voit sa sœur déplier les doigts, déplier la main, voir les lignes de la main, les lignes disent les trajectoires des lièvres rapides qui courent sous ses pieds, ils courent en tous sens, ils bondissent comme les pensées autour de Marie mais Marie reste immobile, portée par l'énergie traçante des lièvres, par le feu des bonds entremêlés des lièvres, par l'écheveau oklahoma rouge des lièvres électriques et la folie, la folie des courses incessantes de tous ces lièvres sous les pieds de Marie, sous la marche antidérapante où reposent ses pieds, la folie des courses sous les plis de la couverture qui d'un côté touche le sol, la folie sous la mécanique, ça soulève Marie immobile, ça la suspend, ça la surélève. Marie a une Plateforme. Marie a une boîte à musique. Laisser parler Marie. Mais elle ne parle pas. Alors on écoute le silence de Marie, le vent qui pleure à sa place, quand on ouvre la fenêtre. Elle ne dit pas si elle veut aller à l'herbe

ou à l'eau. Elle ne dit rien du puits, rien du fond topaze du puits, elle ne dit rien de la vieille qui fut au puits, demandant à boire, pour savoir qui punir et qui récompenser, et comment gelèrent les mots en billes, pivoines, hibiscus.

Marie a une punition. Marie a une Plateforme, Marie a des lièvres fous, Marie a un silence et une sorcière, elle a une fenêtre ouverte.

Marie a des idées de fleurs, arnica, camomille, puis la fleur mille fleurs.

Ella a l'idée de myrtilles et de bourgeons de sapins. Elle a les pires cauchemars. Elle avait une grand-mère qui avait une verrue au menton. La grand-mère mettait du citron et la verrue est partie. La grand-mère emmena la mère de Marie vers la maison bleue sur la colline, c'était il y a très longtemps. Les anges sortaient par la cheminée bleue, et ils avaient des coups de soleil, et s'ils sortaient par les tuyauteries, ils attrapaient le hoquet. La mère a eu peur, elle s'est enfuie en courant dans cette rue très en pente,

*WELL I'M UP HERE IN THIS WOMB  
I'M LOOKIN' ALL AROUND  
HMM MM MM  
WELL I'M LOOKIN' OUT MY BELLY BUTTON WINDOW*

La mère s'est enfuie en courant dans cette rue très en pente.

C'est pourquoi Marie est née.

La grand-mère et Marie se ressemblaient.

Tout le monde rappelait à Marie et à la grand-mère qu'elles étaient également belles et le portrait l'une de l'autre.

La grand-mère eut une blessure à la jambe. Elle y versa l'eau de vie et guérit.

La grand-mère eut le cancer, elle se soigna avec la fleur camomille et mourut.

Elle mourut et Marie écouta the morning is dead and the day is too, elle écouta le concert de Jimi à Monterey. Elle écouta Hey Joe. Jimi avait sa chemise honey blonde, c'était un jour de non-retour.

Jusque-là, le temps ne faisait qu'un seul morceau.

La vie continua.

Marie se maria.

Le mari de Marie aimait les pistolets.

C'est pourquoi Marie ne bougea plus.

Maintenant Marie est presque vieille. Rien n'est revenu.

Dans la rue, les empreintes de pas sont crimson red, les feux du trafic sont bleus.

Le mari de Marie est parti dans le Dakota.

Le lendemain, le réveil sonne. Quelqu'un s'est aspergé de lotion après-rasage ce matin, non loin, dans l'immeuble. L'étudiant garde encore un moment les yeux fermés sur la Strats Mustang 65 olympic white : elle tient

debout toute seule, par la magie du rêve, devant la forêt de Sherwood.

discographie

The Wind Cries Mary, *Are you experienced* (1967)

All Along the Watchtower, *Electric Lady Land* (1968)

Burning of the Midnight Lamp, *Electric Lady Land* (1968)

Hey Joe, *Jimi plays Monterey* (1966)

Castles Made of Sand, *Axes: Bold as love* (1967)

Belly Button Window, *First rays of the new rising sun* (1970)

[Fender](#) : modèles

*Marina Salzmann*